

Entrée *Ferdinand Gonseth*

Dictionnaire des philosophes, p. 1164-1167 (PUF 1993)

Ferdinand Gonseth, qui est un des grands philosophes suisses, est né le 22 septembre 1890 à Sonvilier près de La Chaux-de-Fonds. Il est le huitième d'une famille de neuf enfants. Son père a une activité d'artisan; il est pierriste. Vers la fin de ses études secondaires il est victime d'un accident qui provoque un décollement de rétine; il doit rester en chambre assombrie pendant dix-huit mois. Sa vue est très faible; il la perd totalement par la suite. Après avoir reçu, à titre exceptionnel, le baccalauréat sans passer d'examens, il fait des études de mathématiques et de physique à l'École Polytechnique Fédérale de Zurich (EPFZ) où il est entre autres élève d'Einstein. Diplôme, doctorat, travail de privat-docent se succèdent. Vu que la pensée philosophique de G. se développe comme un existentialisme à la pointe de l'être pensant, elle est étroitement associée à sa vie et à son oeuvre. L'ordre chronologique s'impose. En 1918, il enseigne les mathématiques à l'Université de Zurich, puis, de 1919 à 1929, à l'Université de Berne. Son premier ouvrage: *Les Fondements des mathématiques* paraît en 1926; il défend une thèse sur la crise des fondements qui s'oppose à celles de Hilbert, de Russell, de Zermelo, de Brouwer. La mathématique, écrit-il, ne se présente pas comme un édifice ancré quelque part avec une solidité absolue, mais comme une construction aérienne qui tient comme par miracle; c'est une invraisemblable aventure de l'esprit. En 1929, G. est nommé à l'EPFZ où il est professeur de mathématiques et, par la suite, titulaire d'une chaire de philosophie des sciences jusqu'en 1960. Il déploie son activité sur divers fronts: enseignement, animation d'entretiens, conférences, rédaction d'articles (dont 165 sont publiés), congrès, livres. G. fait paraître son deuxième ouvrage en 1936: *Les Mathématiques et la réalité*. Il y traite de l'un des problèmes majeurs de la théorie de la connaissance: l'adéquation du rationnel au réel. Cette adéquation, le chercheur en situation la dégage à la faveur d'un accord schématique entre un réel inachevé et un esprit en devenir. Donc, pas de recours à une vérité en soi ou à une réalité en soi. L'homme, dans sa recherche, se situe toujours dans un horizon de réalité. Par son troisième ouvrage: *Qu'est-ce que la logique?*, qui date de 1937, G. ne rend pas prioritairement compte de l'aspect formel de la logique. Il en souligne l'origine phénoménologique en l'envisageant comme une physique de l'objet quelconque, où tous les concepts fondamentaux résultent d'efforts d'abstraction schématisante. Durant la période qui s'étend de 1938 à 1955, G. ne se contente pas de rédiger des articles, de donner des conférences, d'écrire des livres. En tant qu'homme passionné du dialogue, il reçoit chez lui des penseurs, des assistants et des, étudiants en vue de divers

débats; il organise et anime des Entretiens (dits) de Zurich; il s'engage comme protagoniste principal de deux Entretiens (dits) de Rome réunissant un groupe important de philosophes néo-thomistes ; il fonde la revue *Dialectica* avec le concours de Bachelard et de Bernays ; il prend une part importante à la création de l'Académie internationale de philosophie des sciences, etc. De 1945 à 1955, G. fait paraître les six fascicules qui constituent son chef-d'œuvre : *La Géométrie et le problème de l'espace*. Ainsi reste-t-il encore attaché à une réflexion orientée vers la philosophie des mathématiques. C'est dans ce contexte qu'il précise les caractéristiques de ce qu'on a appelé l'idonéisme gonséthien, dont voici la clé : Par mesure idoine, j'édicte le décret idoine qui suit. Si tu ne connais le vrai, l'idoine il te faut chercher. Cet idonéisme, susceptible d'extension, se présente originellement dans le sillon creusé par G. pour faire comprendre l'esprit dialectique qui devrait présider à l'élaboration de tout édifice axiomatique : effort de théorisation systématique suggéré par des données intuitives et contrôlé par l'exigence expérimentale. Dans le sixième fascicule, la philosophie dont témoigne l'ouvrage s'accompagne d'une méthodologie de la recherche dûment explicitée, à laquelle G. revient sans cesse jusqu'à la fin de sa vie (cf. infra). Tout ce qui précède illustre le fait que la pensée de G. s'est d'abord présentée comme une philosophie des sciences, voire des mathématiques. Mais dès 1950 environ, elle gagne en ampleur et embrasse des thèmes relevant de la philosophie générale. On en tient pour preuve sa confrontation avec la philosophie néo-thomiste lors des Entretiens de Rome (1951 et 1955). En témoignent les deux livres que voici : *Philosophie néo-scholastique et philosophie ouverte* ainsi que *La Métaphysique et l'ouverture à l'expérience*. Sur le front de la recherche métaphysique, G. s'applique à montrer que l'évolution des sciences au XXe siècle contribue notamment à provoquer des mutations dans le champ de la théorie de la connaissance. Dans cette même perspective d'élargissement de l'horizon gonséthien, l'ouvrage : *Le Problème du temps* paru en 1964, précise le rôle joué par le langage en méthodologie ouverte. Ainsi cette contribution majeure possède la double vertu de confirmer les thèses défendues par G. dans *La Géométrie et le problème de l'espace* et d'orienter la démarche vers l'existential: l'homme du quotidien est au cœur d'une première partie où la notion de temps est étudiée dans le langage courant; le spécialiste de la recherche horlogère tient la vedette dans la seconde partie où temps mathématique, temps expérimental et temps intuitif sont impliqués dans les contextes précisants que requiert la mise au point d'appareils de mesure de hautes précisions.

En fin d'ouvrage, les liens de filiation entre les deux parties sont examinés de près. Mais en fait, la philosophie ouverte de G. prend toute son extension grâce aux travaux qu'il

mène de 1965 à 1975. C'est ainsi que la colorimétrie va jouer le rôle de modèle au sein des sciences humaines au même titre que la géométrie dans le champ des mathématiques. On envisage dès lors les apports successifs de certains articles bien choisis adjoints au contenu de l'ouvrage : Le Référentiel, édité en 1975, afin de montrer que l'ensemble de l'œuvre de G. trouve son unité dans une phénoménologie ouverte dans laquelle sont prises en considération à la fois le problème des phénomènes de conscience et celui de la connaissance. La lecture des oeuvres posthumes de G.: Sciences, morale et foi et Le Problème de la connaissance en philosophie ouverte est susceptible de favoriser la mise en évidence d'un tel constat. Dans cette optique, les articles : La Question de la méthode en psychologie, L'homo phenomenologicus et La Morale peut-elle faire l'objet d'une recherche de caractère scientifique? méritent une mention spéciale. A toutes fins utiles, citons l'orientation bibliographique donnée dans l'ouvrage d'Eric Emery : Ferdinand Gonseth, Lausanne, L'Age d'Homme 1985; pp. 34 à 43. G. est mort à Lausanne le 17 décembre 1975.

Ce qui fait la force et la spécificité de la philosophie gonséthienne, c'est qu'elle se développe dès 1948 en se liant à une méthodologie des sciences soigneusement précisée. On doit donc en rendre compte ici en explicitant la réflexion et en la situant, avec G., dans un contexte déterminé : soit philosophie mathématique (La Géométrie et le problème de l'espace), soit recherche expérimentale (Le Problème du temps), soit théorie de la connaissance (Le Référentiel). En chaque cas, cette réflexion est menée de l'intérieur de la pratique scientifique; par suite, elle aboutit à une élaboration que ne récuse aucun homme de science. En effet, que leur recherche relève des sciences dites exactes ou des sciences humaines, les savants peuvent naviguer dans la philosophie de G. sans ressentir aucune norme ou contrainte qui leur paraîtrait venir de l'extérieur de la science : le schéma des quatre phases (l'un des moments essentiels de la méthodologie scientifique vue par G.) n'introduit aucune contrainte et ne fait que concéder en droit à la recherche des libertés dont elle jouit en fait.

La méthodologie ouverte, au cœur de la philosophie idonéiste de G. comporte trois moments.

i) Les modalités informationnelles qui caractérisent les ensembles d'informations que recueille la recherche. L'expérience démontre qu'aucune information ne se donne d'état pur. On ne la reçoit que par le truchement d'un certain répertoire de formes de signes, de symboles, de notions, d'idées, etc. D'où il résulte que la connaissance dont nous disposons réellement et quel que soit l'aspect sous lequel on la regarde, reste soumise aux trois modalités informationnelles de l'incomplétude, du schématisme et de la révisibilité.

ii) La procédure des quatre phases, qui ne se présente pas comme un modèle à appliquer rigoureusement mais comme un schéma que le chercheur doit avoir la liberté d'interpréter avec une certaine souplesse. Dans la première phase, celle de l'émergence du problème, le chercheur participe à une certaine situation de départ, à laquelle les modalités informationnelles de l'incomplétude, du schématisme et de la révisibilité sont complètement applicables.

La seconde phase comporte la production d'une hypothèse concernant la solution du problème ; en effet, la recherche rencontre ou fait apparaître des éléments nouveaux qui ne s'intègrent pas d'eux mêmes d la situation de départ. Il arrive que pour intégrer les éléments nouveaux, il faille imaginer et mettre d l'essai des hypothèses nouvelles, et même des hypothèses incompatibles avec la situation de départ.

La procédure se poursuit, en troisième phase, par la mise d l'épreuve de l'hypothèse (...) qui ne peut avoir lieu que dans et par un contexte d'épreuve. Ce dernier peut être fourni par une simple situation observationnelle, en d'autres cas par des dispositifs expérimentaux d'une extrême complexité.

Dans la quatrième phase, celle du retour à la situation de départ, la mise à l'épreuve des hypothèses apporte des exigences qui ne peuvent être parfois satisfaites que par une réorganisation de la situation de départ et par une révision des notions mises en cause. Cette révision peut descendre jusqu'aux notions les plus élémentaires et prendre l'aspect d'une véritable mutation de l'élémentaire.

iii) Le troisième moment de la méthodologie ouverte, celui des quatre principes, rassemble les options dominantes d'une stratégie générale d'engagement dans l'expérience et non d'une stratégie de fondement. Ces principes ne sont pas des principes premiers, leur légitimité est celle de la clef qui est faite pour ouvrir une porte.

Le principe de révisibilité formule le droit du chercheur à procéder à la révision de toute connaissance dont la recherche a ébranlé la fiabilité. Ce principe était déjà présent dans l'une des trois modalités informationnelles.

Le principe de dualité, voire principe de structuralité, affirme que, dans la pratique de la recherche, ce qui fait la réalité d'un objet de connaissance ne se présente pas sous un seul aspect, dans un seul horizon de connaissance. Cette réalité, au contraire, est abordable sous différents aspects, dans des horizons de réalité irréductibles entre eux. Ce principe répond à la modalité informationnelle du schématisme. Son énoncé met l'accent sur l'articulation de deux

notions clefs de la philosophie de Gonseth, celles d'horizon de connaissance et d'horizon de réalité.

Le principe d'intégralité (ou de solidarité) énonce que, sur aucun point, l'avancement de la connaissance ne saurait être posé indépendant de l'avancement de la connaissance en général, et surtout des progrès réalisés en d'autres points particuliers de la recherche.

Le principe de technicité énonce que, dans toute situation, le niveau des connaissances acquises est en étroite interaction avec le niveau de la technologie et de ses applications. Ce dernier principe (que nombre de penseurs contemporains seraient bien avisés de ne pas omettre) ainsi que le précédent donnent une signification très concrète de la modalité informationnelle de l'incomplétude.

Après avoir remarqué qu'aucune raison ne s'oppose à ce que la méthodologie ouverte, applicable aux sciences exactes, ne le soit aussi aux sciences humaines, G. dégage en sa théorie de la connaissance, la signification du concept essentiel de référentiel subjectif ou objectif selon la façon dont on le regarde, le référentiel apparaît comme un horizon de nature intermédiaire. Les "réalités" de cet horizon sont d la fois "formes pour le sujet" de ce quia pour lui valeur de "significations extérieures" et "actualisations extérieures" de ce qui venant de lui, s'impose comme "conditions obligées de son appartenance au monde". Le référentiel apparaît dès lors comme le concept central de l'idonéisme : ce qui s'impose au sujet, ce ne sont pas des réalités en soi. Ce sont des interprétations référentielles (c'est-à-dire conditionnées par le référentiel établi) de la situation. Ces interprétations référentielles concilient les deux exigences de vérité et de réalité. Ces deux exigences sont dialectiquement solidaires : elles sont l'une et l'autre irréductibles, irréductiblement différentes et pourtant irréductiblement complémentaires. Elles ne sont, l'une et l'autre, actualisables que selon les modalités déjà souvent citées auxquelles les échanges informationnels doivent rester soumis. A ce titre, l'idonéité en consacre l'alliance.

Gilles Cohen-Tannoudji et Eric Emery